

### 13 (5) Un pêcheur en détresse la nuit

\_Île Victoria, août 1967, dans un Otter à flotteurs

En fin d'après-midi, j'ai emmené une dizaine de pêcheurs américains de Cambridge Bay, sur l'île Victoria, à la baie Albert Edward, environ 150 kilomètres au nord-est, dans un camp de toile où ils allaient passer quelques jours à taquiner l'omble chevalier. À cette latitude de 70° nord, il fait encore jour assez tard le soir, mais d'ici un mois, le soleil se couchera à 18 heures comme partout ailleurs au moment de l'équinoxe.

Mes passagers sont arrivés en mi-journée à Yellowknife par le Boeing 737 régulier d'Edmonton, et ont continué dans l'après-midi vers Cambridge Bay dans le DC4 de Willy Lazerich qui y est basé. Le soir, j'assure le dernier tronçon, de Cambridge Bay au camp de toile dans la toundra, avec mon Otter à flotteurs.

Tout le monde est éreinté, mais heureux d'être arrivé au camp, et moi aussi d'ailleurs. Les mois de juillet et août ont été très éprouvants : j'ai volé tous les jours pendant plus de deux mois, et un peu tout le temps, puisqu'il n'y a pas de nuit. Comme je suis fatigué et qu'il va bientôt faire nuit, je décide de rester au camp et de ne rentrer à Cambridge Bay que le lendemain à l'aube, et ceci d'autant plus que le vent est brutal et froid, et le plafond vraiment bas. Les pilotes ne font d'habitude que passer, et donc personne ne pense à me nourrir et encore moins à me loger.

Je pourrais toujours passer la nuit sur le plancher de la cuisine du camp, mais elle va sans doute rester ouverte toute la nuit pour les touristes américains. Dormir dans l'avion serait aussi une option, et j'y suis habitué, mais ce serait bruyant à cause du vent et des vagues, et pas très confortable sans matelas. Mon sac de couchage sous le bras, je pars donc à la recherche d'une tente que quelqu'un accepterait peut-être de partager pour une nuit. Elles semblent déjà toutes occupées par deux personnes, mais bientôt je tombe sur la tente grande ouverte d'une ravissante jeune fille inuite d'environ 16 ans, en train d'allaiter son bébé. La tente est éclairée par une lampe à pétrole, et elle me fait un sourire désarmant quand je passe devant en m'arrêtant un instant pour admirer cette charmante scène de nativité. Encouragé, je commence alors à me demander si elle me prendrait comme garde du corps pour la nuit. Les pleurs du bébé seront certainement pénibles, mais ils seront compensés, je l'espère, par la conversation intéressante de la jeune maman.

Je vais ouvrir la bouche pour lui demander si elle veut bien m'inviter, quand j'entends de grands cris dans le camp :

\_Pilote ? Pilote ?

Qu'est-ce qu'ils veulent encore, avec leurs « Pilote ? Pilote ? » Je suis là, mais j'ai fini ma journée et je suis occupé à me trouver un endroit où passer la nuit.

Les cris recommencent :

\_Pilote ?

Comme ceux qui appellent semblent impatients et que la situation a l'air sérieuse, je me dis que mon hydravion, bousculé contre les rochers par le vent et les vagues, doit avoir coulé devant le camp ou alors,

ce qui serait encore plus grave, qu'il s'est détaché et est parti tout seul en marche arrière sur l'océan Arctique.

Je me relève et marche vers le camp pour signaler que je suis là, pas besoin de crier si fort, et me retrouve entouré d'une horde de pêcheurs excités et agressifs qui parlent tous à la fois.

\_Il faut aller à Cambridge Bay tout de suite ! Il faut y emmener un passager !

Il n'en est pas question ! La nuit est déjà tombée, il fait un temps de cochon, le plafond est très bas, il y a une chaîne de collines entre le camp et Cambridge Bay, donc ça ne passe pas. De toute façon, je ne peux ni décoller d'ici sans voir les rochers ni me poser la nuit dans la baie devant Cambridge Bay. Bonsoir !

\_Mais, c'est une urgence !

Ça ne change rien, ce vol est impossible, je ne veux tuer personne.

Là-dessus, ils m'apportent le touriste en détresse. Il est grand et maigre, et doit bien avoir 70 ans. Il a l'air très gentil d'ailleurs, et me regarde d'un air angoissé. Manifestement, il n'arrive plus à respirer. Il doit avoir un léger rhume, et sa bouche fermée est très enflée.

Il a deux hameçons pris dans les lèvres...

Je m'approche et constate qu'effectivement, il a la bouche complètement fermée par un hameçon qui lui avait transpercé la lèvre supérieure pour se planter, de l'intérieur, dans la lèvre inférieure, et par un deuxième hameçon qui lui avait traversé la lèvre inférieure pour se planter, de l'intérieur aussi, dans la lèvre supérieure. Tout cela est tellement serré et enflé qu'il faut de toute évidence des instruments de chirurgie pour sortir d'affaire le pauvre homme. En attendant, le malheureux étouffe, et il ne passera sûrement pas la nuit.

J'ai envie de lui demander d'abord comment il a réussi à se mettre dans cette situation si surprenante et, ensuite, pourquoi il n'a pas fait ça dans la journée, quand il faisait beau, que le soleil était au-dessus de l'horizon, et qu'on pouvait encore voler.

Bon ! Je vais essayer, mais ce vol est très risqué, et vraiment très dangereux. On ne décolle pas face à la côte sans rien y voir, et on ne vole pas de nuit au ras de la toundra dans des conditions pareilles sous les stratus bas, surtout quand on sait qu'on ne pourra pas atterrir. Tout cela est complètement irresponsable.

\_Je vais l'accompagner pour l'aider, me dit un de ses amis.

Alors ça, il n'en est pas question. Nous y allons à deux, un point c'est tout. Ce n'est pas négociable.

Là-dessus, nous nous rendons tous à l'avion. Ses amis l'aident à s'installer en place droite. Je défais les cordages, et nous partons en arrière, le nez dans le vent comme une girouette, et les vagues deviennent de plus en plus fortes au fur et à mesure que nous nous éloignons du rivage en reculant. Vingt minutes plus tard, j'imagine que nous devrions avoir assez d'espace pour décoller, et je pousse les manettes à fond. Nous décollons dans le noir complet. J'ai peur de heurter des rochers ou le rivage, arrache l'avion de l'eau dès que je peux, et nous voilà partis au-dessus de la toundra, maintenant une altitude de 50 mètres pour éviter les nuages et le risque de givrage, et faisant un grand détour pour passer au bout de la chaîne de collines entre le camp et Cambridge Bay. Je suis sûr de trouver Cambridge Bay à cause de sa puissante radio balise. Là n'est pas le problème, mais il faut y arriver sans heurter le sol en cours de route, et ensuite se poser dans la baie sans la voir.

Une heure et demie plus tard, je vois les lumières de la petite ville. J'appelle la tour de contrôle pour demander qu'on vienne accueillir mon passager et qu'on envoie quelques voitures aux docks pour essayer d'éclairer un peu la surface de l'eau. Je m'amuse en remarquant un cortège de voitures filer vers les quais dans la nuit, et s'aligner face à l'océan pour me montrer où me poser.

L'atterrissage se fait en douceur, et mon pêcheur est rapidement amené à la clinique, où un médecin de passage, certainement très habile de ses doigts, passe plus d'une heure à découper les chairs et sortir les hameçons.

Le lendemain, mon passager et moi, frais et dispos, revenons au camp. Il y est accueilli en héros, emporté en triomphe, et tout le camp se penche sur son cas en réclamant les détails de la chirurgie. Ma charmante petite Inuite, toujours aussi souriante, est aux cuisines en train de faire la plonge, son bébé sur le dos. Le cuisinier a depuis longtemps fini le petit déjeuner, mais comme je suis là, il me demande quand même si je veux une omelette avant de repartir à Cambridge Bay pour d'autres missions. Un peu plus tard, il n'y a plus grand monde dans le camp, car tous sont à la pêche. Je vais, seul, retrouver mon Otter, le détacher des rochers, reculer dans le vent, et décoller pour Cambridge Bay. Il n'y a personne.

Je n'ai jamais su le nom du pêcheur aux hameçons, et ne me souviens pas avoir rencontré le responsable du camp. Mais, quand un malade grave est emmené d'urgence à l'hôpital, est-ce que quelqu'un s'intéresse au chauffeur de l'ambulance ?